

DELOCALISATIONS

Trouver sa voie

En partant d'exemples d'entreprises actives au niveau mondial, le livre Made in Monde propose une lecture originale des défis posés par les délocalisations.

Luxembourg, 12 juin 2006. A la veille de la rencontre tripartite sur la compétitivité, les partenaires sociaux ont rappelé leurs priorités. Le patronat a réclamé des adaptations face à la concurrence internationale, les syndicats ont mis en garde contre le démantèlement social et le gouvernement a insisté sur les chances

offertes par la mondialisation. Coïncidence troublante, pour étayer leurs propos, les trois acteurs ont choisi de citer le même livre: Made in Monde de Suzanne Berger.

Trêve de politique-fiction. Le livre en question, cela ne fait pas de doute, a sa place au chevet de toute personne impliquée dans les débats sur la mondialisation. En effet, il ne s'agit pas d'un plaidoyer pour ou contre le phénomène, mais d'un état des lieux sur le terrain. La professeure de science politique au Massachusetts Institute of Technology (MIT) et son équipe ont enquêté auprès de 500 entreprises: celles qui délocalisent et celles qui restent, celles qui réussissent et celles qui sont en difficultés. Avec des résultats souvent surprenants.

Pas une fatalité

L'exemple même du "produit délocalisé" est l'iPod d'Apple, conçu par des ingénieurs américains, mais constitué de composants électroniques standards, fabriqués aux quatre coins du globe. Une société comme Sony, qui maintient sa propre production de puces et d'interfaces, a du mal

à être concurrentielle sur ce type de produit simple. L'iPod symbolise ce que Suzanne Berger appelle "la modularisation des processus de production". Cette évolution est très aboutie dans le domaine de la technologie numérique, où des interfaces standardisées permettent d'assembler des composantes sur mesure - comme les ordinateurs de Dell, autre firme gagnante de la mondialisation.

Ailleurs, cette évolution est plus hésitante. L'industrie automobile sous-traite massivement, mais n'aime guère délocaliser. Que ce soit en Chine ou au Mexique, les coûts de fonctionnement ont tendance à exploser: importation coûteuse de matériel, pénurie de main d'oeuvre qualifiée, dessous-de-table à verser. De nombreux constructeurs incitent même leurs fournisseurs à s'installer à proximité des chaînes d'assemblage - cela favorise la communication et l'innovation.

Ainsi, Made in Monde, comme la plupart des études sur la question, relativise la portée des délocalisations. Alors que les salaires ne représentent qu'une petite partie de l'ensemble des coûts, rechercher les pays aux salaires les plus bas apparaît comme une obsession irrationnelle. Ainsi, même dans une industrie "ancienne" comme le textile, le coût par pièce peut être moins élevé en Italie qu'en Inde ou en

Roumanie. Ce n'est que quand on part à la conquête d'un marché étranger que la délocalisation s'impose: construire des BMW en Chine ou de gros frigos Haier - une marque chinoise - aux Etats-Unis.

Fausse alarme, donc? Suzanne Berger met en garde: son livre n'est qu'un instantané, et des délocalisations, même si leur ampleur est surestimée, ont bel et bien lieu. "La plupart des travailleurs licenciés parce que leur employeur ferme boutique ou part pour l'étranger ont peu de chances de trouver un emploi aussi bon que celui qu'ils ont perdu", constate-t-elle. Il s'agirait de trouver un moyen de maintenir de "bons" emplois, sans mettre en danger la compétitivité. On voit que l'horizon du livre dépasse largement la perspective microéconomique.

Voisins chinois

Par ailleurs, la notion d'héritage culturel d'une entreprise, mis en avant pour expliquer la diversité des comportements, n'est pas vraiment issue du crédo néo-libéral. Plutôt que de réduire la mondialisation à une simple équation de coûts et de bénéfices, l'équipe du MIT estime que pour prospérer, une firme doit mettre en valeur ses atouts propres, et se servir du capital sociétal - infrastructures, institutions, etc. - de la région ou elle est implantée. A contre-courant

des préjugés qui ont cours en Europe du Nord, les districts industriels d'Italie du Nord sont cités comme modèle. Ainsi l'industrie du textile, moribonde ailleurs, s'y porte à merveille. A Modène, l'immigration de main d'oeuvre asiatique a même abouti à la création de quelque 200 PME chinoises.

Le message de Made in Monde est clair: il n'y a ni fatalité, ni modèle unique de succès lié à la mondialisation économique. Mais, au-delà de l'esprit d'entreprise, les efforts fournis par les pouvoirs publics sont déterminants, notamment en matière de recherche scientifique et technologique. Suzanne Berger s'inquiète également du risque de contestation sociale, si trop de citoyens se trouvaient en position de perdants à cause de politiques sociales défailtantes. En ce sens, le livre a même quelque chose à offrir à l'ultra-gauche: chaque usine qui délocalise, chaque acquis social qui part en fumée, nous rapproche de la révolution mondiale.

Raymond Klein

Suzanne Berger, Made in Monde, Editions du Seuil 2006

KLASSEN&KÄMPFE

Die Philosophie der Arbeit

Steve Wright hat eine umfassende Theoriegeschichte des italienischen Operaismus vorgelegt.

Auch wenn sich dieser Tage vor allem eine spöttische Aufmerksamkeit gen Italien richtet: Ein Blick auf die dortigen revolutionären und sozialen Bewegungen der Nachkriegszeit offenbart einen ungeheuren Erfahrungsschatz. Dankenswert also, wenn sich jemand daran macht, bestimmte Ansätze noch einmal einer historisch-kritischen Anschauung zu unterziehen und diese für aktuelle Debatten fruchtbar zu machen.

Einen solchen Versuch hat der in Australien lebende Wissenschaftler Steve Wright mit seinem Buch "Den Himmel stürmen" unternommen. Sehr gut verständlich und in den jeweiligen historischen Kontext eingebettet, stellt er die Geschichte und Theoriebildung des Operaismus dar. Er beginnt seine Erzählung mit der Situation, in der sich die europäische Linke nach 1945 wiederfand: Die militärische Niederwerfung revolutionärer Bestrebungen in Griechenland sollte den sozialistischen und kommunistischen Kräften in ganz Westeuropa deutlich machen, dass eine Infragestellung der auf der Konferenz von Jalta beschlossenen Teilung Europas keinesfalls geduldet werde. Auch jene Mitglieder der Resistenza, die zum revolutionären Partisanenkampf bereit waren, konnten auf keinerlei Unterstützung seitens der Sowjetmacht hoffen.

In dieser Situation entschloss sich die italienische kommunistische Partei (PCI) zur Fortführung der Politik der "Einheitsfront". Der Parteivorsitzende Palmiro Togliatti gab die Devise aus, zunächst sei es notwendig, das Wirtschaftswachstum innerhalb der Rahmenbedingungen des Privateigentums wieder in Gang zu bringen. Produktionssteigerung konnte zu dieser Zeit nur härtere Arbeit bedeuten, und so ging diese Politik auf Kosten der Arbeitsorganisation, die während der Resistenza erkämpft worden war. Darin sahen die alten Kader kein Problem: Die Organisationsweise der Produktion selbst weise keinerlei Klassencharakter auf, so das Komintern-treue Credo der PCI. Und im dort vorherrschenden historizistischen Verständnis der Marx'schen Kritik war der Weg zum Sozialismus durch den Verlauf der Geschichte ohnehin mit Notwendigkeit vorherbestimmt.

Die geistigen Väter des Operaismus traten nicht zuletzt an, um dieses falsche Bewusstsein zu kritisieren. So forderte Raniero Panzieri, "den Marxismus auf seinem ureigensten Terrain, dem der permanenten Kritik, zu erneuern". Entsprechend plädierte er für eine Untersuchung der "Realität der politischen und organisatorischen Bewegung der unteren Klassen", also jene "militante

Untersuchung" (conricerca), die in ihrer Prozesshaftigkeit zugleich Teil der Bewusstseinsbildung und Selbstermächtigung werden sollte.

Einer der schwerwiegendsten Vorwürfe gegenüber Partei und Gewerkschaft der damaligen Zeit lautete, diese hätten es versäumt, den teils rasanten Veränderungen der Produktionsprozesse und Arbeitsbedingungen in der Fabrik Rechnung zu tragen und hätten keine reale Vorstellung von der Lebens- und Arbeitswelt des Industrieproletariats. Mit Hilfe einer kritischen Aneignung der bürgerlichen Soziologie sollte nun ein besseres Verständnis der Realität der modernen Arbeiterklasse ermöglicht werden.

So wurde die Kategorie der "Klassenzusammensetzung" zu einer zentralen Kategorie des Operaismus. Jede ernst zu nehmende Revolutionstheorie müsse bei der Analyse des Klassenverhaltens in den entwickelten Sektoren ansetzen, lautete die Devise, bei der Analyse der "politischen Bewegungsgesetze" der Ware Arbeitskraft.

Dem lag der Gedanke zugrunde, dass die fortschreitende technische Entwicklung eben nicht ohne weiteres emanzipatorisch zu fassen sei. Ein kritisches Verständnis der kapitalistischen Entwicklung müsse den inneren Zusammenhang zwischen technolo-

gischem Fortschritt in der Produktion und Klassenherrschaft begreifen, die dazu diene, die autoritäre Struktur in der Fabrik zu verewigen. Es gelte, die Kritik nicht in der Distributionssphäre anzusetzen, da höhere Löhne letztlich nur "goldenere Fesseln" bedeuteten. Vielmehr müsse die gesellschaftliche Kontrolle über die Produktion selbst erkämpft werden.

Anschaulich stellt Wright von diesem Ansatz ausgehend die weitere Entwicklung des Operaismus bis zu dessen Nie-

dergang dar. Diesen sieht der Autor nicht nur darin begründet, dass die Protagonisten davor zurückschreckten, die gewonnenen radikalen Einsichten "konsequent durchzuziehen", wie er in einem Interview sagt. Deutlich wird auch, dass sie mit ihrer Fixierung auf den Industriearbeiter und die Fabrik einer Soziologie der Klassenverhältnisse näher blieben als der Marx'schen Kritik und deren Verständnis von gesellschaftlicher Totalität.

Thorsten Fuchshuber

Steve Wright - Den Himmel stürmen. Eine Theoriegeschichte des Operaismus. Assoziation A

